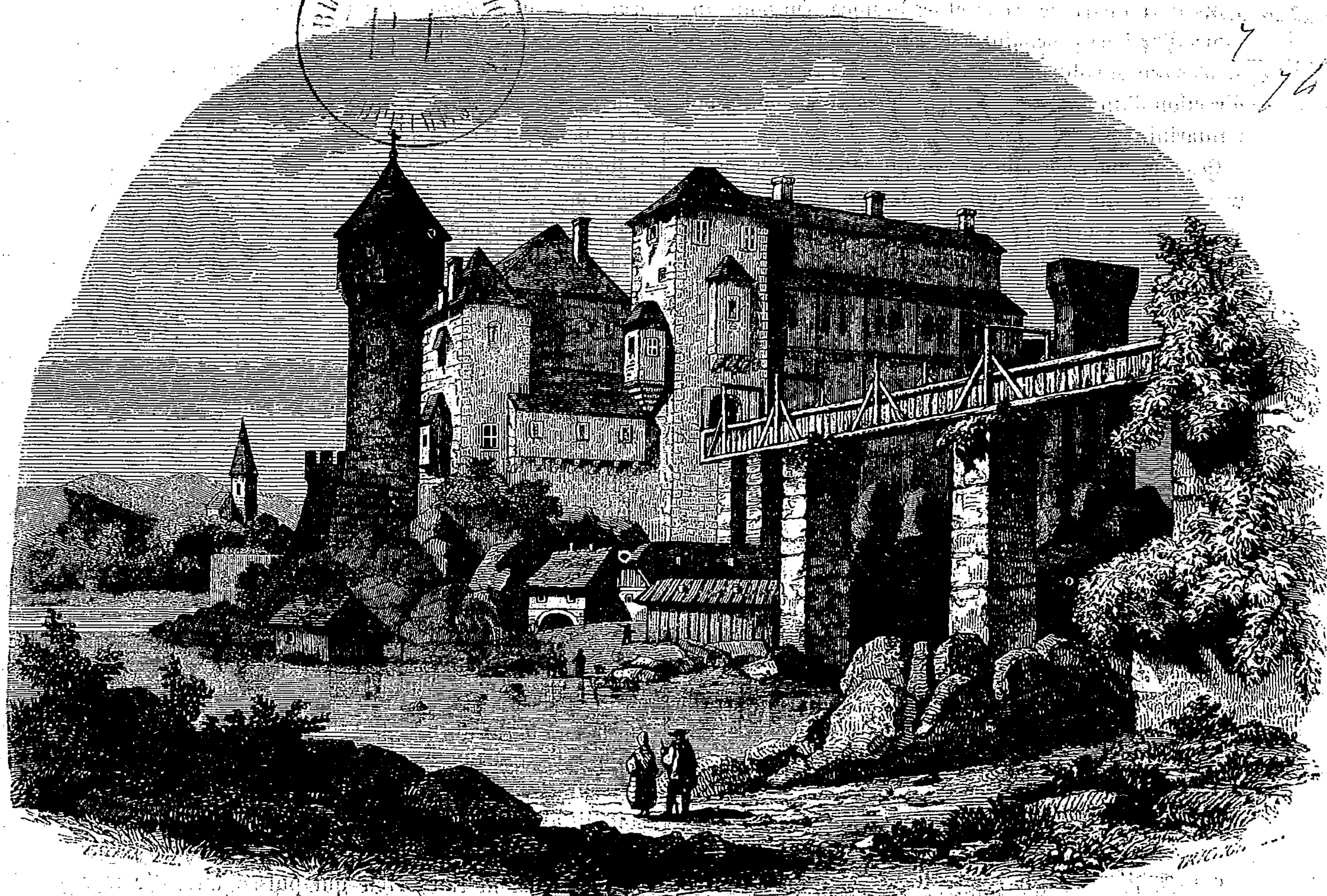




Château de Nadgi-Hunyad.

JEAN HUNYAD

C'était en 1456 : Mahomet II venait de s'emparer de Constantinople, sous les ruines de laquelle était resté enseveli le dernier successeur de Constantin. A la tête de trois cent mille hommes aguerris, disciplinés et fiers du succès de vingt batailles, le farouche conquérant se mit en marche pour ranger sous les lois de l'Islam l'Occident tout entier : il avait conquis douze royaumes, brûlé ou saccagé deux cent villes, lorsqu'il arriva devant Belgrade, alors le boulevard de la monarchie hongroise.

Mais Belgrade était défendu par un homme qui, depuis quarante années, toujours à cheval, toujours le sabre au poing, avait lutté sans relâche contre le Croissant et préservé jusque-là la Hongrie de la domination ottomane.

Cet homme, ce héros, c'était Jean Hunyad.

Il était né dans la première année du quinzième siècle, et son berceau, comme il arrive à la naissance de la plupart des grands hommes, avait été entouré de plusieurs légendes mystérieuses : — d'après les unes, il descendait des Paléologues de Constantinople ; d'après les autres, il avait pour père le grand Sigismond, em-

pereur d'Allemagne. Quoi qu'il en soit, sa jeunesse tout entière s'était passée sur les champs de bataille, et à quarante ans il était devenu le guerrier le plus illustre de son siècle. Les Turcs le redoutaient tellement, qu'ils l'avaient surnommé *le Diable*. Il était depuis douze ans régent du royaume de Hongrie sous le roi enfant Ladislas V lorsqu'il se jeta dans Belgrade menacée.

Le siège de cette ville dura six mois. Mahomet perdit vingt-cinq mille hommes, reçut une blessure grave et se vit obligé de fuir devant le héros hongrois.

L'invasion ottomane était refoulée pour toujours et l'Occident sauvé.

Hunyad n'eut pas le temps de jouir de sa victoire : criblé de blessures, il mourut à Semlin, un mois plus tard ; mais il laissa, avec une renommée impérissable, un fils qui devait continuer son œuvre et devenir, comme lui, la terreur des Osmanlis : le grand Matthias Corvin.

Notre gravure représente le château de *Nadgi-Hunyad* ou *Grand-Hunyad*, chef-lieu du comté de Transylvanie qui porte encore aujourd'hui le nom de l'héroïque défenseur de Belgrade.

C. LAWRENCE.

déshabillé, le dévouement spontané, agissant avec une naïveté charmante, engendrent des types originaux très-divers. Ainsi Michel Martaillo le pessimiste, *grognaud d'eau salée* de la famille du bourru bienfaisant, contraste avec l'optimiste Barbejean, *parrain* d'un *fillet* bien digne de son surnom de Va-de-bon-cœur.

La méchante humeur du premier qui traite de *chiennisme d'habitude* ses nobles instincts de sauveteur, qui n'y résiste jamais et ne cesse d'accomplir des actes magnanimes, cette réjouissante monomanie a pour aimable pendant la résignation non moins récréative du maître et parrain qui s'applaudit de toutes ses mésaventures. L'un et l'autre sont éminemment sympathiques. L'histoire ou les traditions du littoral ont fourni à l'auteur des *Quarts de nuit* plusieurs de ses thèmes les plus heureux.

Le légendaire Marseillais, *Nicolas Compian*; *Pierre de la Barbinais*, le sublime Malouin; le savant capitaine Maingon qui périra frappé par un *boulet du tonnerre*; l'inflexible Guillaume Conseil, héros du récit le *Plainchant du prisonnier*; son fils, le sauveteur, qu'on retrouve dans plusieurs passages, et enfin le *Curé de Tréven*, sont autant de figures historiques au meilleur sens du mot.

Les peintures caractéristiques et les traits de mœurs se succèdent, tantôt sous la forme de nouvelles comme *Thomas Coquille*, histoire d'un matelot; la *Passion de la mer*, la *Maison de l'espion*, la *Sœur du matelot* ou le *Pot à l'eau d'argent*, la *Marguerite*; tantôt sous celle de tableaux anecdotiques tels que *Toulon* et les *Cafés maritimes*, *Brest*, le *Chien du bord*, la *Gazette de la mèche*, etc., tantôt à l'état de rapides esquisses; ainsi que le *Hausse-col de fer-blanc*, l'*Équipage de la Constantine*, le *Chemin le plus court*, un *Château de la Californie* et autres. Les *Aventures de Madurec* qui fournissent la matière des *Cinquièmes Quarts de nuit*, presque en entier, sont un petit roman fort accidenté. De grandes et larges scènes navales y trouvent leur place auprès de situations comiques sur lesquelles l'emportent pourtant les situations touchantes. Là se retrouve le généreux *curé de Tréven* que les lecteurs connaissent déjà. Et en outre ce récit relie à l'ensemble des *Quarts de nuit* les contes fantasques ou fantastiques racontés pour la plupart par le bon Madurec lui-même, le *Fond de la mer*, l'*Histoire du père Ramassis-Ramassat*, et les *Mains blanches* où l'on voit comment le prince Mystérieux, héritier présomptif de la couronne, sut se rendre digne du titre de matelot, et où l'on trouve, pour finir, une généalogie très-neuve des rois de France de la première race.

La collection, enfin, complète des *Quarts de nuit*, a pour conclusion l'un des plus beaux traits de la vie du sauveteur Jules Conseil, arrachant coup sur coup à une perte totale cinquante jeunes mousses anglais, commis chacun à la garde d'une chaloupe et les rendant à leurs mères désolées.

Pareils exemples, et ils sont nombreux dans les *Quarts de nuit*, donnent à ce recueil de récits et de traits maritimes, une grande valeur morale semblable à celle des *Poèmes et Chants marins*, du même auteur qui a ainsi parfaitement préparé la voie à la collection des *Quarts de jour* dont nous devons nous abstenir de parler aujourd'hui.

Bornons-nous à faire ressortir l'utilité de lectures saines et fortifiantes, puisées à la source des actions généreuses. Il est bon que les distractions accordées à l'esprit apportent au cœur le germe des bonnes pensées. Il est louable de remplir la mémoire et l'imagination de la jeunesse, de traits qui lui inspirent une ardente émulation dans la voie de l'abnégation, du désintéressement et de la sainte Charité.

C. LAWRENCE.

LA MARMOTTE

La marmotte, humble gagne-pain du petit Savoyard nouvellement débarqué dans nos villes, rappelle le spectacle touchant de deux misères mises en commun pour tâcher d'émouvoir la charité publique; à les voir grelotter l'un et l'autre par une froide matinée d'hiver, qui leur refuserait sa commisération? Ils ont laissé si loin leur chaumine et leur famille, les pauvres émigrés!

La marmotte n'habite que les montagnes très-élevées et ne descend jamais de ces hauteurs; elle se trouve dans les Alpes françaises, non loin de la région des neiges, au-dessus de la zone des sapins et des mélèzes, entre 1,500 et 2,000 mètres d'altitude; on la rencontre aussi, mais plus rarement, dans les Pyrénées. Son port n'a rien d'élégant: tête large et aplatie, museau gros et court, oreilles tronquées, moustaches de chat, corps épais, dos écrasé, queue courte, semblent l'opposé de l'écureuil, animal de la même famille des rongeurs, si bien pris dans sa taille, si vif, si lesté, à la mine si éveillée, si futée. Le pelage de la marmotte, d'un gris-tiqueté, est bien fourni, surtout sur le dos, les flancs et le ventre; il se compose de deux sortes de poils, les uns laineux, un peu frisés, les autres soyeux. Plus développée dans son train de devant que dans son train postérieur, la marmotte se tient souvent assise, marche facilement sur ses pieds de derrière, mais se soulève avec effort pour courir; sa progression est plus accélérée en montant qu'en descendant; elle grimpe avec adresse entre les fentes de rochers, en s'aidant de son dos et de ses jambes, à la manière des ramoneurs qui profitent certainement de son brevet d'invention.

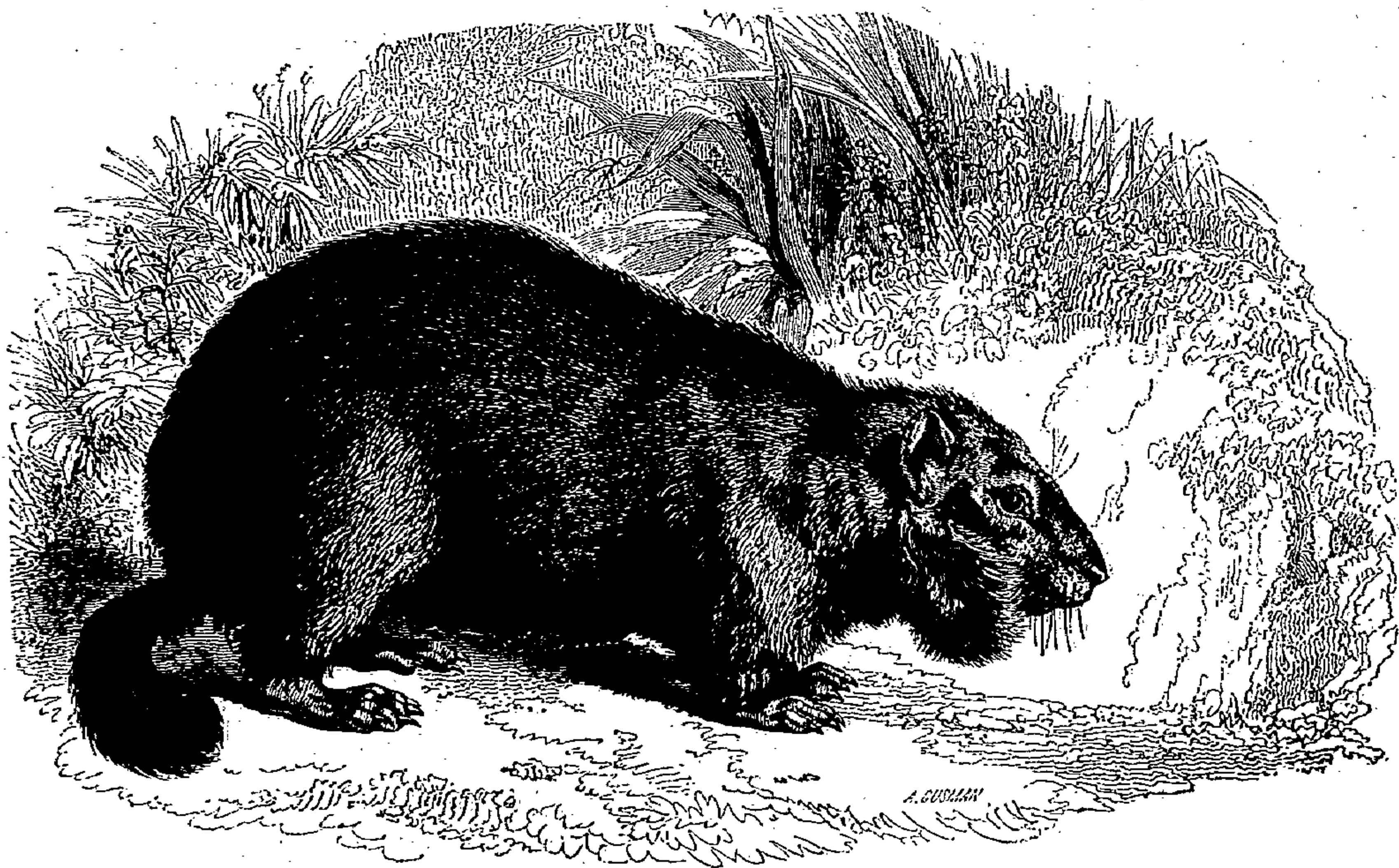
Née pour fouir, la marmotte est pourvue de tous les instruments de sa profession; de vigoureuses incisives défendent ses mâchoires; ses membres antérieurs sont

soutenus par de fortes clavicules et armés d'ongles robustes et pointus. Son terrier, ordinairement placé dans les morraines, à l'exposition du sud, du sud-est ou du sud-ouest, est son principal moyen de salut contre l'aigle, le loup et le renard, ses ennemis naturels; elle le creuse avec rapidité et en rejette les déblais au dehors, derrière elle. C'est un boyau, tantôt droit, tantôt tortueux, se terminant par un cul-de-sac ovale ou allongé, de deux mètres environ de profondeur, où le domicile est établi; la galerie qui y mène est presque toujours droite; quand un obstacle empêche de suivre cette direction, l'animal, au lieu de le surmonter, le tourne et creuse dans un autre sens: la galerie, dès lors, devient sinueuse.

Le terrier n'est pas toujours simple; quelquefois, il a deux conduits qui débouchent l'un et l'autre dans la

bauge; dans ce cas, ils forment un angle plus ou moins aigu qu'on a comparé à un Y; les deux branches sont percées chacune d'une ouverture. Par suite de l'inclinaison du sol, le cul-de-sac seul se trouve de niveau; la branche inférieure de l'Y, en pente au-dessous de la bauge, sert de fosse d'aisance aux marmottes; leur propreté est extrême, jamais elles ne souillent leur appartement; la partie liquide des excréments s'échappe au dehors; la branche supérieure, elle aussi, s'allonge en pente, elle domine l'ensemble du terrier et représente la porte d'entrée et de sortie.

Le terrier n'est pas facile à découvrir: les marmottes le cachent soigneusement sous un gros rocher ou le dissimulent sous quelque bloc; elles s'en éloignent rarement, y vivent en famille, y passent la plus grande partie de leur existence, s'y retirent régulièrement



Marmotte des Alpes.

chaque nuit, et vont s'y mettre à l'abri chaque fois qu'il pleut, qu'il bruine ou qu'il fait de l'orage: elles n'en sortent que par les plus beaux jours.

Les marmottes ne font, chaque année, qu'une seule portée de trois à six petits; leur développement est rapide, mais la durée de leur vie ne dépasse pas dix ans. Les jeunes s'éloignent peu du terrier avant le mois de juillet; ils accompagnent leur père et mère sur les morraines, et se livrent, sous leurs yeux, à des jeux variés, culbutent, gambadent ou se poursuivent les uns les autres; lorsque la fatigue les prend après ces exercices, ils s'asseoient gravement sur leur train de derrière, la face tournée vers le soleil et les pattes appliquées sur leur poitrine; pendant ce temps, les chefs de famille broutent ou coupent l'herbe qui doit être convertie en foin. Extrêmement craintives et défiantes, les marmottes ne s'aventurent jamais hors de leur terrier sans que l'une d'elles se place en sentinelle

sur une roche élevée; elles paissent tranquillement non loin des chèvres ou des chamois habitant les mêmes solitudes. Mais une bête malfaisante, un rapace, un homme paraît-il: à l'instant part un coup de sifflet des plus aigus, il est répété sur divers points, chacun de rentrer dans son trou ou de se blottir sous le rocher le plus voisin, si le gîte n'est pas à proximité.

A l'état de nature, les marmottes se nourrissent principalement d'herbe; mais, en domesticité, elles mangent à peu près de tout ce qu'on leur offre, des légumes, des racines, des insectes, du pain et des fruits, à l'exception des noix et du raisin auxquels elles ne touchent pas. Dans le fort de l'été, elles récoltent, en troupes, le foin qui doit leur servir de couchette d'hiver. D'après Buffon, ce travail de fenaison s'effectuerait d'une façon très-pittoresque. Tandis que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, tour à tour elles font office de voiture pour

les transporter au gîte : l'une se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et se fait ensuite traîner par les autres qui la tirent par la queue, en prenant garde en même temps que la voiture ne verse. Cette organisation, à coup sûr, ferait honneur à un esprit inventif ; malheureusement elle a tout l'air d'une fable : Gesner et Mouton-Fontenille, qui ont écrit *de visu* sur la marmotte et l'ont très-bien étudiée, ne disent mot de cette savante manœuvre ; ils n'auraient pas manqué assurément d'en parler, si ces animaux la pratiquaient réellement ; selon toute probabilité, les marmottes se contentent de charrier avec leur bouche l'herbe qu'elles ont coupée avec leurs incisives, et, quoique travaillant à frais communs, chacun se suffit à soi-même, et est à la fois faucheur et voiturier.

Les marmottes, si elles font des provisions de bouche, ne les font que pour subvenir à de bien faibles besoins, dans les rares journées où la température adoucie les tire momentanément de leur sommeil hivernal. Que feraient-elles de réserves abondantes, puisqu'elles passent toute la mauvaise saison dans un engourdissement complet ? Plongées à cette époque dans une torpeur léthargique, le sang, chez elles, circule si faiblement, que toute nourriture devient inutile et serait même impossible ; l'herbe qu'elles ont amassée ne peut leur venir utilement en aide qu'au premier printemps, quand, sous l'influence d'une température moins sévère, le gazon commence à peine à poindre et à verdir ; jusque-là, leurs provisions de foin restent intactes, elles ont une toute autre destination que celle de vivres pour la morte saison, elles leur tiennent lieu de couchettes et de matelas.

Les marmottes se confinent dans leur bauge de la mi-septembre au 15 octobre, suivant que les froids sont précoces ou tardifs dans la montagne. A cette époque, elles sont ordinairement chargées d'embonpoint, elles ont surtout le dos et les reins doublés d'une épaisse couche de graisse blanche et ferme, analogue au lard de cochon. Cette graisse leur est fort utile, elles en consomment une partie pendant leur engourdissement, et ce qu'il en reste sert encore à les sustenter dans les éclaircies de temps doux pendant lesquels elles sortent momentanément de leur torpeur pour s'y replonger de nouveau jusqu'à la cessation complète du froid.

Le moment de la retraite arrivé, les nouvelles familles se hâtent de creuser leur terrier et d'y charrier du foin ; les anciennes gardent fidèlement leurs pénates. Toutes, en se retirant dans leur souterrain pour prendre leur quartier d'hiver, entrent à reculons, une poignée de foin à la bouche. Elles ont grand soin de fermer les ouvertures de leur repaire, tantôt avec un mélange de terre et de foin, tantôt avec de la terre gâchée ; cette espèce de mortier bouche le terrier si hermétiquement et avec tant de solidité, qu'il est plus

facile d'entamer le sol partout ailleurs qu'aux endroits murés ; la terre extraite pour ce travail est prise dans un des conduits, aussi y trouve-t-on toujours une excavation spéciale.

La clôture n'est pas plutôt terminée, que les marmottes gagnent le foin qui tapisse et remplit leur bauge, elles le tassent fortement, en forment des couchettes arrondies et s'y enfouissent au centre, pêle-mêle, la tête ramenée entre les jambes. L'engourdissement ne tarde pas à se produire ; il est d'autant plus complet, que le froid est plus intense ; elles passent ainsi la moitié de l'année à dormir d'un sommeil léthargique, devenu proverbial ; elles n'en sortent qu'au mois d'avril, aussi maigres qu'elles y étaient entrées florissantes d'embonpoint ; cette longue abstinence rend leur chair coriace : au début de l'engourdissement elle est, dit-on, assez agréable.

Les montagnards qui font la chasse aux marmottes se gardent bien de les troubler dans les premiers moments qu'elles viennent de s'enfermer, de peur qu'une température douce survenant tout à coup, ne les ranime et ne les fasse fouir plus avant ; après avoir reconnu les terriers, ils attendent qu'un froid vif ait complètement jeté les marmottes dans l'engourdissement. Ils pratiquent alors une ouverture à deux mètres environ de la petite galerie, et, lorsqu'ils l'ont découverte, ils s'acheminent vers la bauge en déblayant ; là, ils trouvent les dormeuses, roulées en bande, côte à côte les unes des autres, chacune, cependant, séparée de sa voisine par une légère couche de foin ; d'un seul coup, ils s'emparent de toute la famille, et l'emportent engourdie. Les vieilles marmottes sont tuées sans même s'être éveillées : elles passent, du moins, de vie à trépas, sans sentir la souffrance ; les jeunes sont tirées de leur léthargie à l'aide d'une chaleur douce : elles deviennent, le plus souvent, l'apanage des pauvres petits Savoyards sur le point de s'expatrier pour aller gagner leur vie dans les villes ; la marmotte est ordinairement toute leur fortune, ils se mettent aussitôt à l'appriivoiser.

Cet animal, capturé jeune, devient rapidement privé ; il vient à la voix manger ce qu'on lui présente dans la main ; si le morceau est volumineux, il le prend avec les pattes de devant, s'assied sur son derrière et se met à grignoter. Il apprend sans peine à saisir un bâton et à danser une sorte de sarabande plus ou moins cadencée ; il suit son maître comme le chien, gratte à la porte pour se la faire ouvrir, reconnaît parfaitement les êtres de la maison, mais se cache dans sa niche dès qu'arrive un étranger. La marmotte n'est point insensible aux caresses qu'on lui fait, elle aime à être chatouillée au-dessous de la nuque et à se réchauffer contre la poitrine des personnes avec lesquelles elle vit familièrement. Ainsi que les chats, elle voit bien dans l'obscurité ; son antipathie pour les chiens est très-prononcée ; en général, elle ne peut souffrir aucun

animal, quelque innocent et chétif qu'il soit. La domesticité ne lui fait rien perdre de ses habitudes d'exquise propreté; à l'exemple du chat, elle se met à l'écart pour faire ses ordures. Dans les maisons, elle résiste parfaitement à des froids de 12 et 14 degrés, sans tomber dans l'inertie, et se tient aussi éveillée en janvier qu'au cœur de l'été. Un feu modéré et gradué la tire de sa torpeur lorsqu'elle vient d'être prise; mais si on l'expose subitement tout engourdie à une forte chaleur, elle ne résiste pas à cette brusque transition, sa mort est presque instantanée.

R. SAINT-VICTOR.

SONGERIES D'UN ERMITE

Il faut une étrange et profonde illusion pour se persuader que les illusions ne coûtent rien!... Il n'est guère de châteaux d'un entretien aussi dispendieux que les châteaux en Espagne.

La vie est un mal dont on tient ordinairement à ne guérir que le plus tard possible; mais nous sommes entourés de docteurs habiles à conseiller et à faire adopter des remèdes aussi infailibles qu'expéditifs.

La mémoire est un riche magasin dont la sottise a es clefs aussi souvent et même plus souvent que l'esprit, mais où elle ne sait pas choisir.

Entre le passé qui est dans sa tombe, et l'avenir qui est dans les espaces imaginaires, le présent se trouve dans la situation d'un être de chair et d'os tourmenté par deux fantômes.

Ce ne sont pas les cercueils, mais seulement les morts qui se ressemblent tous, et pour lesquels existe une parfaite égalité.

Les ambitions et les vanités veulent être prises pour des opinions, comme les vins manufacturés à Cette veulent passer pour des vins de Constance et du Tokay.

Un pays où le nombre délibère, parle, et fait la loi est une forge où l'enclume a pris la place et le rôle de marteau.

Comte DE NUGENT.

CHRONIQUE

La neige, que nous n'avions pas vue de l'hiver, a fait la semaine dernière une apparition imprévue. Les savants ont fort discuté sur cette subite variation de température; moi, qui n'y entends pas malice, je dis

simplement que c'est le printemps qui s'est déguisé pour fêter la mi-carême. Mais, franchement, il s'est déguisé trop bien, et, en prenant un faux nez, il ne se doute point de tous les coryzas qu'il a mis dans nos nez, à nous...

C'est le printemps pourtant, je l'affirme; c'est le printemps, dût le calendrier me démentir; c'est le printemps, — car j'ai entendu sa voix...

Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que la voix du printemps pour un Parisien?

Un bon *rural* reconnaît le printemps quand le rossignol commence à chanter à l'heure du crépuscule; un poète ou un artiste reconnaît le printemps quand le sang qui fait battre son cœur ou gonfler les veines de son cerveau lui apporte des rêves plus sublimes ou plus doux; — nous autres, bourgeois de Paris, nous disons: « Voilà le printemps, » quand, pour la première fois de l'année, nous entendons le canon du Palais-Royal... Et il a retenti dimanche dernier!

Comme le canon des Invalides saluait autrefois l'entrée triomphale des rois, le canon du Palais-Royal salue l'entrée triomphale du soleil dans une nouvelle phase de sa carrière annuelle. Mais le soleil fait moins de façons que les souverains de ce monde: il est à lui-même son artilleur, il se salue par sa propre salve.

Tout le monde connaît le canon du Palais-Royal; mais tout le monde ne sait pas qu'il a une origine déjà assez ancienne et qu'il a joué un grand rôle politique.

Ce fut au XVIII^e siècle qu'un savant fit installer, dans le jardin du duc d'Orléans, cette ingénieuse petite machine: il voulait rendre populaire une expérience de la physique. Le canon du Palais-Royal, en effet, est une petite pièce de cuivre grosse comme un pistolet et placée sur la tablette en marbre d'un cadran solaire: un verre grossissant fait, à midi, converger les rayons de l'astre avec une telle intensité, qu'ils allument une pincée de poudre et font partir le canon. Mais vous comprenez qu'il faut, pour obtenir ce résultat, que les rayons solaires aient une certaine force: aussi le canon du Palais-Royal ne fonctionne que depuis la fin de l'hiver jusqu'au commencement de l'automne.

Tout à l'heure je vous disais qu'il avait joué un rôle politique. Rien de plus vrai: c'est ce microscopique canon, installé dans un jardin princier, qui a donné le signal de la prise de la Bastille.

Le jour où l'on apprit, à Paris, la nouvelle du renvoi de Necker, la foule s'était amassée au Palais-Royal: enflammée par les discours des orateurs populaires, à la tête desquels figurait Camille-Desmoulins, elle n'attendait qu'un signal pour courir aux armes... Ce signal lui fut donné, non par un homme, mais par le soleil lui-même: à midi précis, le petit canon partit. Le peuple l'entendait tous les jours sans y prendre garde; cette fois, il lui sembla que ce bruit de poudre l'appelait à la bataille, et il s'élança...